

Micro et macro circulations comparatistes Corinne Fournier Kiss (Université de Berne)

Anne Tomiche (dir.), *Le Comparatisme comme approche critique / Comparative Literature as a Critical Approach*, tome 5 : *Local et mondial : circulations / Local and Global: Circulations*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2017, 561 pages.

On ne peut que saluer l'extrême diversité des littératures prises en considération dans la quarantaine d'essais qui constituent ce recueil : sont présentes non seulement les littératures européennes « périphériques » (littératures portugaise, géorgienne, russe ou roumaine), mais encore un grand nombre de littératures extra-européennes allant des pays de l'Amérique latine au Japon en passant par l'Égypte et l'Indonésie. Il est cependant un hôte d'honneur qui focalise l'attention de non moins d'un quart des articles ici réunis : il s'agit de l'Inde, et ce choix est loin d'être gratuit ou aléatoire. La littérature indienne y est en effet présentée comme pouvant servir de paradigme à la littérature comparée, car elle se situerait « au-delà des nations » (p. 325) : ne présentant aucune homogénéité, ni linguistique, ni thématique, ni générique, ni systémique, elle sollicite immanquablement une appréhension selon une logique plurielle qui est la logique de la littérature comparée.

L'ouvrage se divise en trois grandes parties, chacune se focalisant sur un thème en vogue dans les programmes de littérature actuels (l'espace, l'orientalisme, l'interculturel), mais examiné selon une perspective comparatiste exigeante et stimulante. Comme le rappelle Anne Tomiche dans l'introduction, la méthode ici pratiquée se préoccupe moins de rapprocher dans la confrontation et la différence que de privilégier la modalité du passage et de l'entre-deux. Dit en d'autres mots, il s'agirait donc de repérer et de valoriser le « transaréal ».¹

La première partie, intitulée « Littérature et espace à l'heure de la mondialisation », débute par une série d'articles réfléchissant sur la notion de *World Literature*² – mais qui, plutôt que de nous en donner une définition homogène, s'attardent sur ses nombreuses facettes sans parvenir à les concilier. La WL, est-ce la *Weltliteratur* de Goethe ? La WL de Damrosch, critique par ailleurs cité à de multiples reprises ? La littérature-monde, terme qui en français est parfois utilisé pour traduire le terme anglais, alors qu'il a été inauguré en 2007 pour ne parler que des littératures d'expression française ? La WL, est-ce une manière d'écrire, une méthode de lecture et d'analyse, une

1 Selon le néologisme forgé par Ottmar Ette, en particulier dans *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*, Berlin, De Gruyter, 2012.

2 Désormais abrégé WL.

stratégie de publication et de diffusion de la production littéraire mondiale ? La WL, est-ce un objet ou un problème ?

Dans la première étude, la WL est d'abord présentée dans sa conception de canon des grandes œuvres de tous les temps et de tous les pays, sauf que ce canon aurait subi une dégradation sensible à l'époque actuelle : dans ce qui fait aujourd'hui office d'anthologies ou de recommandations de lectures (tel le livre *1001 Books You Must Read Before You Die* de Pierre Boxall), les œuvres retenues le sont de moins en moins en vertu d'une certaine valeur littéraire et culturelle, et de plus en plus en vertu d'une valeur-culte, que d'autres médias (dont le cinéma) contribuent par ailleurs à lui donner. À certains détracteurs de la WL qui, dans la droite ligne des angoisses exprimées par Erich Auerbach après la Deuxième Guerre, prétendent que celle-ci est responsable d'une standardisation de la littérature et d'une unification culturelle de la planète, un second essai répond que si homogénéisation il y a, cela ne serait pas dû à la discipline de la WL, mais à la rigidité idéologique (et tacite) des normes de publication.

Quels sont par ailleurs les liens entre la WL et la littérature comparée ? Pour un critique dont la méthode d'interprétation des textes s'inspire à la fois de Damrosch et de Bloom, les deux vont de pair et se complètent, parce qu'une œuvre présente dans un système littéraire autre que son système littéraire d'origine (théorie de Damrosch) réclame pour être comprise un cadre comparatif et une « anatomie » des influences (théorie de Bloom). Pour d'autres, les deux désignations sont quasi synonymes : les grands acquis de la WL et/ou de la littérature comparée, c'est d'avoir pris en compte non seulement l'impact exercé par les littératures conçues comme majeures sur les littératures périphériques, mais encore et surtout d'avoir mis en évidence que le contraire est également vrai, ainsi que le montre l'exemple de l'Argentin Jorge Luis Borges, dont la mémoire est puissamment réactivée dans l'œuvre de l'écrivain espagnol contemporain Enrique Vila-Matas. Une façon détournée de définir la WL est de le faire sur le mode de la métaphore : ainsi la figure de l'actrice, de plus en plus présente dans les romans contemporains, et parce qu'elle met en exergue les liens entre centre (là où elle brille), périphérie (là où elle se réfugie en cas d'échec) et utopie (là où elle disparaît sans laisser de trace), peut fonctionner comme une mise en abyme de la façon dont circule la WL.

S'il n'y a pas de consensus sur ce qu'est précisément la WL et en quoi elle diffère exactement de la littérature comparée, un point fort se dégage cependant de ces contributions : l'utilisation de cette notion (plutôt que de celle de « littérature générale » par exemple) entraîne toujours dans son sillage une réflexion sur l'organisation, la production et la représentation de l'espace dans les textes littéraires. La mutation épistémologique introduite par le *spatial turn* dans les sciences humaines, puis poursuivie et approfondie par d'autres projets tels que les « études transaréales », a mis en évidence que

l'espace n'a jamais une signification déterminée une fois pour toutes, mais qu'il ne cesse de se construire, de se modifier et de changer de significations en fonction des pratiques sociales, des interactions et des mouvements qui le traversent. La deuxième série d'articles de cette première partie, sans s'y référer explicitement, exploite ces nouveaux acquis. Elle montre d'abord que les textes littéraires eux-mêmes peuvent se cristalliser en une image spatiale : la métaphore de l'île semble particulièrement productrice. À la fois isolée du reste du monde à la manière du fait divers que tend de plus en plus à devenir le récit actuel, elle regorge aussi, à y regarder de près, de multiples détails qui en permettent une lecture infinie (à la manière d'une miniature persane). Au niveau du contenu, la thématique de l'exil, par ailleurs considérée comme nouveau paradigme de la connaissance dans le discours critique contemporain, est abordée à partir de romans maghrébins : ceux écrits en arabe jouent souvent sur la racine commune (*gharb*) des mots « exil » et « Occident », tandis que la prise en considération de la littérature francophone de ces mêmes régions met en évidence que le sentiment d'exil peut être éprouvé partout, même chez soi (exil psychologique). D'autres réflexions montrent que la littérature contemporaine oscille entre des représentations d'un espace vide, dépourvu de signification, manière de non-lieu aménagé pour les passages les plus nombreux et les plus rapides possibles, et non pour la rencontre et le repos (voir les villes de Jean-Marie Le Clézio, de Peter Handke et d'Annie Ernaux), et des espaces hautement significatifs, manières d'excroissances ayant poussé dans les fissures des premiers espaces. Ceux-ci sont tantôt construits comme des *Thirdspaces*, ou espaces de résistance dans lesquels l'histoire, la mémoire et de véritables interactions humaines trouvent refuge ; tantôt encore comme espaces « géopoétiques » glorifiant la terre et les pierres et traduisant de véritables préoccupations écologiques : c'est le cas par exemple de l'école russe de poètes géologues appelés *Pochveniks*, les « poètes de la terre », qui s'inscrivent à la fois dans le projet de Kenneth White et dans une tradition remontant au XVIII^e siècle de Lomonossov. Toutes ces considérations sur une littérature en mouvement, des espaces en mouvement et des personnages en mouvement se terminent par un essai sur l'espace où domine le « chronotope du contrôle du mouvement » – à savoir sur un espace marqué par des frontières qui freinent le mouvement, voire le bloquent. Herta Müller, Tahar Ben Jelloun et T. C. Boyle excellent à mettre en scène des personnages qui, face à des frontières-barrages ne se laissant traverser que sous certaines conditions, acceptent de perdre leur identité et leur dignité plutôt que d'être privés de leur mobilité.

La deuxième partie, portant le titre « Orient/Occident : au-delà des essentialismes », est sans doute la plus cohérente et la mieux construite du volume, car elle part de présupposés théoriques clairs et suit du début jusqu'à la fin un même fil conducteur : chacun des articles est conçu sur la base d'une référence commune, à savoir le Saïd de l'*Orientalisme* (1978), mais aussi celui

de *Culture et impérialisme* (1993), où il apporte une auto-critique subtile à sa première conception de « l'Orient créé par l'Occident » en introduisant la notion d'une « résistance » à l'orientalisme. Les travaux de cette section tantôt s'inscrivent dans le prolongement de cette auto-critique, tantôt discutent, révisent, remettent en question ou abondent dans le sens d'autres résultats avancés par Said.

D'emblée, une excellente introduction tente de dés-essentialiser l'opposition Orient-Occident, et elle le fait en recourant, « de manière inattendue et dans une visée heuristique » (p. 220), à l'examen de la négativité poétique opéré par Julia Kristeva dans *La Révolution du langage poétique*, et notamment en lui empruntant son heureuse expression de « prendre en écharpe ». Prendre en écharpe, c'est frapper de biais avec une très grande violence – le choc de l'accident entraînant une destruction conservatrice et productrice des deux registres impliqués dans la collision. C'est selon ce mode qu'il est proposé de comprendre la relation Orient-Occident, et non en termes de pures oppositions binaires dont un terme se verrait toujours dévalorisé par rapport à l'autre, comme l'a imaginé Said.

Une fine analyse est ensuite consacrée à quelques récits de voyage majeurs du romantisme français (ceux d'un Lamartine ou d'un Nerval) écrits en pleine période d'expansion de l'impérialisme français, et il n'est pas donc étonnant que Said s'en soit servi pour illustrer ses propos. Dans ces récits, pourtant, se trouvent déjà des passages qui témoignent de cette « résistance » qu'évoque Said lui-même pour des œuvres plus tardives – résistance larvée à la version simplifiée du savoir que l'Europe projette sur un Orient considéré comme incapable de se représenter lui-même. Le lecteur attentif repère en effet que l'Oriental y est parfois doté d'une personnalité à part entière, et qu'accuser en bloc les romantiques de ne savoir écrire que selon « un style occidental de domination » ne rend compte que d'une partie de leurs descriptions.

Les études suivantes, quant à elles, se proposent d'élargir le champ littéraire pris en considération par Said (qui est uniquement français et anglais), et de vérifier ses hypothèses et ses conclusions à la lumière des discours des marges. Le Portugal par exemple, alors qu'il cultive avec grand soin le mythe de son « lusotropicalisme » (attitude procédant par empathie bienveillante avec les pays colonisés plutôt que par le mépris et la destruction), a en fait eu un rôle pionnier dans la production d'images et de savoirs sur l'Orient susceptibles de favoriser et justifier la construction de pouvoirs impériaux. Autre grand oublié de Said : l'Amérique latine, dont seules les relations avec l'Europe font l'objet de commentaires, alors que ses liens avec l'Orient remontent aux débuts de son occupation par les Européens. Si déjà au XVI^e siècle, certaines régions orientales (les Philippines) ont été administrées par les Espagnols à partir de l'Amérique latine (Mexico), celle-ci a dès son indépendance développé des relations tout autres que coloniales avec l'Orient. Les migrations et les flux transculturels du XIX^e siècle ont en effet intensifié le dialogue entre

les périphéries du Sud et invité à l'élaboration de modèles civilisationnels et politiques différents de ceux de l'Occident. Comme le mentionne une contribution consacrée à la littérature Tusán (des émigrés chinois) et Nikkei (des émigrés japonais) au Pérou, l'Asie fait désormais intrinsèquement partie de l'imaginaire social et de l'identité péruviennes.

Il n'y a eu « aucun discours occidentaliste en Orient », prétend Tzvetan Todorov dans son introduction à l'*Orientalisme* en verbalisant la pensée de Said. Ce présupposé se trouve miné par la mise en évidence par plusieurs chercheurs d'une littérature touristique écrite par des Égyptiens en visite à Paris (tels Ahmad Zaki Pacha ou Taha Hussein), et qui revendiquent la singularité de leur vision. Cette parole d'Oriental, cependant, loin de se manifester comme supérieure, apparaît comme mue par une curiosité respectueuse envers les mœurs occidentales.

Quant aux conséquences culturelles désastreuses impliquées par l'orientalisme, elles sont bien réelles, si l'on en croit les travaux de cette partie consacrés à l'Inde. Ce sont en effet les cercles orientalistes, avec leur obsession de la classification, de l'objectivation et de l'essentialisation, qui ont fait de l'Inde, dans le domaine de la littérature, une seule entité civilisationnelle et nationale. Mais comment parler d'« une littérature indienne » alors qu'il existe en Inde des textes écrits en plus de vingt langues qu'une seule personne n'a jamais réussi à maîtriser ? L'Inde semble bien être la seule culture majeure du monde dont le patrimoine littéraire et l'histoire ont été appropriés et arbitrés par des intellectuels vivant hors de ses frontières. Aujourd'hui pourtant, un mouvement de traduction, d'exhumation d'œuvres oubliées, de réinvention et de dénationalisation, né à l'intérieur du pays, laisse augurer d'un imminent dépassement, pour la compréhension de ces littératures, des catégories orientalistes de l'étranger et de l'indigène, de l'européen et de l'asiatique, de l'Est et de l'Orient.

La troisième partie porte le titre « Est, Ouest, Orient, Occident : quel monde ? » et travaille sur les relations culturelles, interculturelles voire transculturelles, d'abord de l'Inde avec ses voisins et le monde, puis de l'Ouest avec l'Est – l'Est étant ici un concept extrêmement flottant puisqu'il renvoie tantôt à l'extrême Orient tantôt à l'Europe de l'Est.

Les remarques introductives semblent mettre un point final aux débats précédents sur la WL en en proposant dans un premier temps une définition claire et en la distinguant dans un deuxième temps de la littérature comparée : la WL est dissémination, par la traduction (essentiellement) en anglais, de la production littéraire mondiale. Cette définition est ensuite complétée par une critique incisive de la discipline : la WL se flatte d'être un acte politique et social, parce qu'elle promouvrait l'identification avec des populations et cultures marginalisées. Or, ceci n'est que vent rhétorique : de même que le multiculturalisme et la critique postcoloniale, la WL parle de la tolérance et de la reconnaissance égale des productions du monde entier, alors que dans

les faits, il ne s'agit que d'institutionnaliser l'autre dans la traduction, de le commercialiser pour le consommer en Occident, de le rendre semblable à nous-mêmes en partant du principe que les codes de communication sont identiques dans toutes les cultures et dans tous les temps. Contrairement à cette appréhension superficielle de la diversité, la littérature comparée, en revanche, repose sur l'étude approfondie d'autres cultures et d'autres langues.

Un premier groupe de textes semble abonder dans le sens d'un dépassement des problématiques strictement européen et américanocentriques en se consacrant entièrement à l'Inde. L'Inde, un des quatre berceaux de la civilisation, devrait mériter beaucoup plus d'attention de par sa longue histoire transculturelle. Elle a toujours été marquée par la confluence de nombreuses civilisations, de nombreux systèmes de croyance, de nombreux types de pensées spéculatives. La route de la soie, réseau de routes commerciales vieux de 2000 ans, en a fait le nœud d'interactions par excellence de toute l'Asie, mais aussi le point de contact entre l'Est et l'Ouest, l'Europe et l'Afrique. Ses littératures, de même, se sont dès les origines démarquées par une extraordinaire capacité de circulation, de colportage et de transmission : des versions et adaptations aux coutumes locales des anciens textes sacrés du *Ramasyana* et des *Upanishad* peuvent être retrouvées dans une grande partie de l'Asie.

Un deuxième groupe de textes montre que la pratique de la littérature comparée ne relève pas seulement d'un jeu intellectuel ni d'un exercice esthétique, mais qu'elle peut fonctionner comme une réserve d'expériences et d'instructions où tout un chacun peut trouver son compte. Ainsi, l'analyse des différentes réactions littéraires ayant pris forme dans différentes nations et différentes langues face à la catastrophe de Fukushima, invite à la découverte des techniques de survie les plus inouïes : chaque culture réagit à sa façon, souvent en convoquant d'autres périodes historiques ou mythiques ayant dû surmonter un désastre, et l'écriture devient alors palimpseste – dans *L'Île de la vie éternelle*, Yoko Tokawa écrit Fukushima en superposant cette catastrophe sur celle du Japon du XVI^e siècle, tandis que l'*Antigone* de Sophocle se lit entre les lignes du *Kein Licht* d'Elfriede Jelinek. Ainsi encore, la juxtaposition de représentations de Shanghai, tirées également d'autres littératures que celles écrites dans des langues européennes, permet d'appréhender cette ville dans toute sa complexité, bien au-delà des étiquettes réductrices et dichotomiques qui lui ont été collées par l'Occident – telles celles de « Perle de l'Orient » ou encore de « prostituée de l'Asie » –, et de comprendre que l'Europe et l'Amérique du Nord ne détiennent pas le monopole de l'expérience et du savoir. Il n'en reste pas moins que la littérature comparée pratiquée de manière strictement utilitaire peut conduire à un aplatissement des compétences vitales plutôt qu'à leur diversification : que le *Rouge et le Noir* de Stendhal ait été perçu par les Japonais du début du XX^e siècle comme décrivant parfaitement leurs propres conditions contemporaines de lutte acharnée pour la survie et pouvant donc jouer le rôle de plaidoyer pour

défendre la liberté de pensée et d'expression ; que *Power Without Glory* de Thomas Hardy et *The Grapes of Wrath* de John Steinbeck, ouvrages s'engageant pour la cause des travailleurs, aient tenu lieu dans les pays communistes d'outils de propagande politique contre le capitalisme – à chaque fois, pour le meilleur ou pour le pire, la réception critique ne se nourrit que de critères strictement idéologiques et néglige aussi bien les vertus vitales que les vertus littéraires des textes.

Ce volume consacré au *Local et mondial : circulations* donne un très bon tour d'horizon des problématiques et thématiques qui sont au centre des intérêts et des recherches de la littérature comparée d'aujourd'hui. Même si leur organisation aurait pu être plus efficace, c'est avec plaisir que le lecteur les découvre revisitées, réexaminées, revivifiées, reproblématisées et rethématisées dans des analyses accordant une attention toute particulière à des littératures périphériques et/ou extra-européennes (telle l'indienne) – plaisir qui se renforce encore lorsqu'il réalise que ces mêmes analyses lui donnent aussi les moyens de (re)lire les littératures qui lui sont familières sous un nouvel éclairage.